

П 63
808

УНИВ. БИБЛИОТЕКА
Р. И. Бр. 13014

REVUE DES SCIENCES POLITIQUES

Publiée avec la collaboration des professeurs et des anciens élèves
de l'École libre des Sciences politiques.

PARAISANT TOUS LES DEUX MOIS

TROISIÈME SÉRIE. — TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE

TOME XXXVIII. — I. 15 AOUT 1917.

EXTRAIT

L'ADMINISTRATION FRANÇAISE
DANS LES PAYS YOUGOSLAVES

PAR
Bogumil VOSNĀK



LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
408, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

L'ADMINISTRATION FRANÇAISE

DANS

LES PAYS YOUGOSLAVES (1809-1813)¹

On dit en général que les peuples affranchis de la servitude n'ont jamais eu de reconnaissance envers leurs protecteurs. Cette sentence est à la fois vraie et fausse comme tant d'autres.

Les Allemands ne peuvent savoir ce qu'est la reconnaissance des nations; ils n'ont jamais, au cours de leur histoire, délivré une nation. Ils ont essayé de le faire pour les Irlandais; mais pour délivrer une nation il faut un certain tact politique qui manque complètement aux prétendus Romains d'outre-Rhin: et cette tentative ne fit que déchaîner un sanglant trouble civil au lieu d'amener une révolution capable de délivrer un peuple.

La France a un peu plus d'expérience en cette matière. J'ose dire qu'il y a un exemple d'une nation reconnaissante du bien qui lui a été fait: les Yougoslaves qui, hélas! ne jouirent que pour peu de temps des lois françaises.

Plus d'un siècle s'est écoulé depuis le jour où l'aigle français vint planer sur l'Illyrie yougoslave; il a disparu en 1813 et la nation, privée de toute indépendance dans sa vie politique, ne put prouver à la France combien elle lui demeurerait reconnaissante, puisqu'elle n'avait pour la guider dans ses relations internationales que ces geôliers et ces bourreaux dont elle est aujourd'hui accablée. Mais les fils des Yougoslaves établis dans l'ancienne Illyrie gardent vivant dans leur cœur le souvenir du pays de France, cette patrie des sentiments les plus généreux et les plus humanitaires.

A cette population étranglée par l'absolutisme autrichien apparut enfin le chemin qui la pourrait conduire à l'indépendance nationale,

1. Conférence faite le 25 novembre 1916 à la Sorbonne sous la présidence de M. Ernest Denis.

au régime démocratique, à la liberté. Et déjà les Illyriens commençaient à suivre cette voie quand ils furent arrêtés par la chute de Napoléon.

Une charmante légende populaire nous montre que l'amour de la France n'existait pas seulement dans les hautes classes, chez les esprits cultivés; le régime français, nous dit le conteur national, était la réalisation du parfait bonheur — bonheur trop grand pour être durable! — Les grands expulsés, le peuple rehaussé, on ne connaissait plus ni misère, ni soucis; chacun se trouvait heureux et partout régnait la bonté. Mais la fatalité ne voulait pas que le peuple profitât longtemps d'un pareil bien-être.

Dans le traité de paix de Schoenbrunn (14 octobre 1809) on trouve énumérés ainsi les pays devant composer l'Illyrie : Gorice, le pays de Monfalcone, le Gouvernement et la ville de Trieste, la Carniole avec son littoral, la région de Beljak (Villach) en Carinthie, tous les pays à la droite de la Save, depuis la frontière de la Carniole jusqu'à la frontière turque en Bosnie; une partie de la Croatie civile, six régiments de la frontière militaire croate, Fiume et le Littoral hongrois, l'Istrie autrichienne avec Kastav (Castua); enfin toutes les îles ressortissant de ces pays. Il va sans dire que la Dalmatie n'est pas mentionnée dans le traité de Schoenbrunn car elle était déjà une ancienne possession française, occupée après la chute de la République de Venise.

Le problème de l'unité yougoslave, c'est-à-dire de la réunion des Serbes, Croates et Slovènes en un seul État n'est pas né d'hier. Il existe une nation du Triglav dans les Alpes slovènes jusqu'à Salonique, jusqu'aux bords de la mer Égée. Mais deux cauchemars oppressent cette nation à l'époque de Napoléon I^{er}, deux empires fondés sur le même droit de conquête, composés d'un mélange de peuples qui ne peuvent disposer d'eux-mêmes : l'Empire autrichien et l'Empire turc. Dans quel état d'évolution se trouvent les Slovènes à ce moment? Quels sont-ils? Quel fut leur destin au cours des siècles? Leur histoire est la plus simple, mais peut-être aussi la plus tragique, qu'on puisse imaginer.

L'histoire de la défaite nationale slovène peut se résumer ainsi : l'asservissement de ce peuple commence au traité de Verdun, conclu entre les successeurs de Charlemagne, qui furent les grands destruc-

teurs de l'indépendance slovène, et qui luttèrent avec un acharnement inouï contre la branche la plus occidentale des Yougoslaves, et réussirent enfin à séparer dans les ténèbres du moyen âge cette branche fidèle à sa race de l'état croate et serbe du midi. La Slovénie fut détachée de la primitive Yougoslavie du ix^e siècle et unie à l'Empire allemand. Ce fut la ruine de l'indépendance politique slovène.

Le peuple slovène fut peut-être le premier à fonder une cité slave puissante, exposée aux dangers du voisin allemand et menacée de sa force militaire : dès le ix^e siècle, les plus occidentaux de la race furent les premiers à succomber sous les coups du même adversaire qui menace aujourd'hui les libertés du monde.

Les Slovènes, vaincus par les Allemands, traînèrent quelque temps encore la chaîne d'un esclavage dissimulé, pour voir finalement leur vie politique s'éteindre tout à fait. C'est encore à la fin du moyen âge que dans l'extrême nord de notre territoire actuel et dans le centre de notre patrie ancienne — la Slovénie avant Charlemagne s'étendait jusqu'au Danube et presque jusqu'aux frontières de la Suisse — dans la plaine que nous appelons Gosposvetsko polje, le prince saluait humblement en langue slovène le paysan slovène assis sur le trône de pierre et il lui donnait un cheval et un taureau. Le prince était en costume de paysan et recevait du paysan l'investiture de l'ancien empire slovène. Symbole touchant d'une conception primitive de la souveraineté nationale : C'est le peuple slovène qui fait le contrat social avec le roi qui n'est pas de son sang, l'étranger, l'allemand. Mais c'étaient là les jours funestes de la décadence, de la mort slovène. Cette plaine sainte, alors sombre et triste, attend un autre prince : le descendant de Karadjordje, qui deviendra le berger démocratique d'un peuple démocratique. Et la plaine historique tressaillera de joie et d'orgueil quand elle saluera le roi serbe, le premier qui soit de son sang, lorsqu'il montera sur le trône de pierre antique et délivrera une nation vaillante d'un joug intolérable.

La vie slovène était celle d'un peuple paria parmi ceux de l'occident européen. La langue slovène conserva jusqu'à la fin du moyen âge un certain rôle à la cour de Vienne et de Celovec. Mais l'aristocratie et les classes dirigeantes devenaient allemandes; les paysans restaient les seuls soutiens des traditions nationales. L'histoire

slovène, en ces temps sombres, est l'histoire de ces masses populaires qui vivaient une vie séparée, ne participant pas aux grands destins des États. Mais dès que des mouvements sociaux décisifs ébranlent la société, les masses slovènes affirment leurs droits à l'existence. Ces mouvements sont la Réforme et la Révolution.

Les pays slovènes sont au cœur de l'Europe et l'on conçoit sans peine que la Réforme devienne pour les Slovènes le point de départ d'une renaissance des esprits, renaissance modeste mais bien caractéristique en ce qu'elle donne une nouvelle direction à l'évolution nationale. La Réforme tire les Slovènes de leur sommeil. Des hommes de caractère comme Trubar, Vergerius, Flaccius Illyricus éveillent une nouvelle vie religieuse et intellectuelle. L'aristocratie de la Carniole soutient le mouvement. La Bible est traduite en langue vulgaire d'après le texte de Luther. La Slovénie devient le centre de la propagande évangélique chez les Croates et les Serbes et même chez les Polonais. Une grammaire, des livres slovènes paraissent au cours des années les plus orageuses de la lutte entre Rome et les protestants. Cependant cette Renaissance est vouée à une mort prochaine; la Maison des Habsbourg travaille à chasser des pays Slovènes la nouvelle religion. Les livres nationaux, toute une littérature jeune et populaire, sont brûlés publiquement et l'on assiste aux persécutions les plus cruelles, qui aboutissent à l'extinction du mouvement protestant. Pourtant l'œuvre du protestantisme ne fut pas vaine. Sous les cendres couvait le feu qui devait, dans un temps propice, raviver la flamme nationaliste.

La réaction catholique éteignit le nationalisme slovène. Pas d'aristocratie ni de bourgeoisie; le prêtre fut longtemps seul à représenter les classes cultivées.

Pendant les années qui précèdent la Révolution commence dans les pays slovènes un mouvement littéraire. Au généreux Zois l'on doit la formation, en Carniole, d'un petit groupe d'écrivains; il recevait dans son cénacle le prêtre libéral Vodnik, le premier véritable homme de lettres et journaliste national qui, en 1797 commence à publier le journal « *Lublanske novice* » dont il écrit lui-même chaque ligne. Vodnik a une grande culture, mais il est gai; c'est un humoriste, c'est le vrai « *zadovoljni Kranjec* », le Carnolien toujours content dont parle une de ses chansons les plus réussies. Mais quand

au château de Ljubljana fut hissé le drapeau tricolore français, quand l'aigle autrichien tomba de l'hôtel de ville, Vodnik devint le francophile le plus enthousiaste, passant ainsi de la poésie bucolique à l'exaltation lyrique. Partisan déclaré du nouveau régime, il s'attache à organiser l'instruction publique et pour la première fois l'enseignement se fait en langue slovène. Ce prêtre patriote pressent un avenir meilleur pour sa nation opprimée, avenir qu'il exalte dans son poème *L'Illyrie ressuscitée*, le fameux chant slovène où se trouve fidèlement reflété l'état d'esprit du milieu national dirigé par les Français. Vodnik émit sous une forme sublime l'idée de l'unité yougoslave, mais il fut bientôt effacé par un homme de génie : je veux parler de Preseren, qui naquit neuf mois avant l'occupation et qui devait plus tard faire entrer la littérature slovène dans le Panthéon de l'art éternel.

Après la bataille décisive de Wagram, Vienne était à la merci du vainqueur, et c'est après la paix de Schoenbrunn que naquit l'Illyrie ou plus exactement les pays illyriens. Cette paix de Schoenbrunn avait eu de curieux antécédents. Napoléon avait longtemps mûri le projet d'organiser l'Illyrie; sa correspondance est à ce sujet fort intéressante. Elle est une source précieuse, quoique parfois un peu inexacte, des intentions impériales. Napoléon menace l'empereur d'Autriche le 19 août, et se pose en exécuteur de la Grande Révolution. Il veut réformer la justice dans les pays autrichiens, y introduire le Code, y abolir les droits féodaux.

C'est la guerre déclarée à l'ancien régime du bon empereur d'Autriche. Mais les pourparlers qui eurent lieu avant la conclusion de la paix sont caractéristiques à un autre point de vue. La note française du 29 août demande pour la France la Carinthie, la Carniole et la région qui s'étend au bord de la Save jusqu'à la frontière de la Bosnie. En cédant cette Yougoslavie à la France, l'Autriche recouvrera Vienne et la verte Styrie, à la grande satisfaction des Viennois. Il y a un tout autre ordre d'idées qui est d'actualité frappante. Napoléon favorise une solution du problème adriatique en donnant toute la côte orientale à l'Illyrie.

A Schoenbrunn la vision orientale et balkanique crée des conceptions politiques nouvelles. L'Illyrie sera la grande route de la France en Orient. Les affaires de Constantinople ne peuvent être

influencées que par la Dalmatie. L'Empereur voit dans les pays illyriens un moyen puissant de développer sa politique orientale. (Napoléon à Champagny, 13 septembre 1809.) Il savait que pour convoiter la domination de l'orient il faut posséder la grande route de la Save. Mais la Save et la côte orientale de l'Adriatique délimitent une seule unité géographique.

Quel était le territoire qui fournit les provinces illyriennes créées par la paix de Schoenbrunn ? C'était presque une Yougoslavie atteignant les frontières naturelles en Occident, sauf les pays soumis à la domination turque et le territoire important situé entre Save et Drave. Mais le grand avantage de cette Yougoslavie française c'étaient les côtes qui s'étendent de Trzic (Montfalcone) à Kotor (Cattaro). Napoléon donnait à l'Illyrie la région de Lienz dans le Tyrol, ancien territoire slovène, mais germanisé.

Quelques semaines après la paix, le territoire yougoslave se trouve déjà divisé en sept provinces : six provinces civiles et une militaire.

Les provinces civiles sont la Carniole, (capitale Ljubjana), la Carinthie avec Beljak, l'Istrie avec Trieste, la Croatie civile avec Karlovac, la Dalmatie avec Zadar, Dubrovnik et Kotor. Les capitales des quatre provinces du sud sont situées sur l'Adriatique et les plus grandes villes de cette Yougoslavie française sont des villes maritimes. Trieste, la ville la plus peuplée, a 28,000 habitants, Koper (Capodistria) 17,000, Rovinj (Rovigno) 10,000, Split 7,000, Dubrovnik 7,000, mais la capitale principale, Liublana, en comptait seulement 13,000. Le nouvel État a une empreinte tout à fait adriatique; presque toute sa vie urbaine économique se déroule sur la côte majestueuse de l'Istrie et de la Dalmatie.

La Yougoslavie française compte en 1812 1,483,000 âmes. Presque la moitié de la population était slovène et la capitale était Ljubljana, le chef-lieu de la province la plus slovène, la Carniole. Mais laissons là la statistique pour en venir au pays lui-même.

Napoléon organisa les provinces illyriennes avec cet esprit audacieux qui lui était propre, et combien ce pays avant l'occupation française était différent de sa nouvelle condition ! La Carniole, la Carinthie, le comté de Gorica-Gradiska, Trieste, l'Istrie autrichienne formés au régime réactionnaire de la Maison des Habsbourg languissaient. L'Istrie vénitienne et la Dalmatie, sauf la République de

Dubrovnik, centre d'une vie intellectuelle et politique indépendante, étaient des colonies vénitienes exploitées par la classe gouvernante de Venise. Ce « raffinement de tyrannie » par calcul les laissait misérables. voilà l'opinion de l'agent secret de Napoléon. M. Pellenc. (Archives nationales, F^o 66.) La Croatie civile formait une partie du royaume triunitaire croato-slavono-dalmate, orgueilleux des traditions historiques, avec son parlement, le sabor, dont la vie constitutionnelle n'avait de semblable que celle du parlement hongrois. Les Croates n'étaient pas un peuple nomade comme le prétend un Italien dans une revue française, mais c'était un pays d'anciennes mœurs aristocratiques raffinées, avec une civilisation bien slave pleine de souvenirs de son passé constitutionnel. Et ce que Napoléon ajoutait à l'Illyrie du territoire croate était la plus grande partie de la Zupanija (le Comitatus) de Zagreb, où l'ancien esprit croate traditionnel était vigoureux et fort.

Enfin les confins militaires croates étaient la pépinière la plus illustre de soldats héroïques. Chacun sait quelle admiration inspirait à Napoléon le soldat yougoslave de cette région. Les régiments croates des confins militaires ont été célébrés par l'Empereur et ses généraux; c'étaient les meilleures troupes de l'Empire. Le cœur de soldat de Napoléon se réjouit en étudiant l'administration originale de cette région, qui était un rempart contre les Turcs. On ne peut tracer que dans les grandes lignes la vie de cette frontière, où l'administration était tout à fait militarisée et où gouvernait la hiérarchie des officiers; un communisme presque spartiate réglait la vie économique; la famille était militarisée. Mais la frontière militaire était le point de départ des conceptions politiques de Napoléon en ce qui concerne l'Illyrie.

Quel était le vrai caractère de l'Illyrie ?

C'était la marche impériale qui devait garantir à l'Empire une plus grande sécurité. M. Pellenc, ancien secrétaire de Mirabeau, un des meilleurs agents secrets que la France ait jamais possédés à l'étranger, écrivait en 1811 dans un rapport qui se trouve aux Archives nationales: « La possession de ces provinces... est un gage presque assuré de la paix du continent.... Elles resserrent l'Autriche en lui opposant une barrière non moins inattendue qu'insurmontable. (Archives nationales, A. F. IV.) Quelle ressemblance avec la politique d'aujourd'hui.



d'hui! Tout comme aujourd'hui l'Europe veut faire de la Yougoslavie une sorte de rempart contre le pangermanisme. L'Illyrie de Napoléon devait servir de défense solide à l'Empire français. Tant il est vrai que le but assigné par la nature à un pays demeure invariable.

Napoléon a une idée fixe : il veut former de ces peuples qui vivaient sous des lois extrêmement différentes une nation, la nation illyrienne, yougoslave comme on dirait aujourd'hui. La tâche est grande. Marmont, le plus habile administrateur de l'Illyrie, le montre en énumérant les divers éléments qui doivent être soumis aux mêmes lois : les soldats de la frontière militaire, les commerçants de Trieste, les grands seigneurs de la Carniole, les mineurs de Idrija et de Pliberk les marins de la Dalmatie et de l'Albanie. Tous seront égaux devant la loi française. On en constituera un nouveau peuple. Napoléon ne voulait plus de Carniolien, ni de Carinthien, ni de Goritzien, ni d'Istrien, ni de Triestin, ni de Dalmate, ni de Croate; il voulait une seule et unique nation : la nation illyrienne de Yougoslavie, que n'étouffera plus l'esprit régionaliste de l'ancien régime réactionnaire. Cette nation forte et homogène remplira un véritable devoir international, imposé par une situation géographique exceptionnelle; elle accomplira une mission humanitaire en répandant les idées occidentales à travers les immensités du monde slave.

Pour former cette nation, il faut réaliser deux buts essentiels : créer une frontière naturelle au nouvel État, et lui donner un système administratif qui unifie réellement les diverses régions.

Il n'y a aux yeux de Napoléon qu'une seule frontière occidentale naturelle capable de délimiter le territoire yougoslave, encore qu'elle sacrifie une partie de la population slovène : c'est la ligne de l'Isonzo. Napoléon, avec son génie militaire, voit en ce fleuve la vraie frontière stratégique : il l'écrivait lui-même de Fontainebleau à Champagne. Il préfère les fleuves comme frontières et il fait de la Save la frontière du nord; Marmont partage son avis à ce sujet et c'est lui qui, dans ses mémoires, fera là-dessus une thèse stratégique et politique. L'histoire militaire de la grande guerre prouve que l'Isonzo est un excellent moyen de protection.

La frontière illyrienne de l'est est celle de la Croatie et de la Dal-

matie. La Bosnie est turque, car si Napoléon a détruit un des grands adversaires des Yougoslaves, l'Autriche, il n'a pas anéanti la Turquie. Mais il n'est pas douteux que la Bosnie et la Serbie devront entrer dans la sphère d'influence de l'Illyrie si le nouvel État est consolidé. Une fatalité inévitable veut que qui est maître de la côte adriatique orientale soit maître de la Bosnie et de la Serbie, et la réciproque est vraie. M. Pellenc se moquait de ces Illyriens qui pensaient que le royaume d'Italie... ira toucher la « Bosnie ». Il ajoutait : « On voit par là que les Carnioliens ne sont pas encore de grands politiques. » Et l'ancien secrétaire de Mirabeau affirmait : « Les provinces illyriennes aiment mieux être françaises que d'appartenir au royaume d'Italie ». (Archives nationales, A. F. IV.)

Le second moyen essentiel pour former la nation c'est le régime administratif. Napoléon introduisit le régime administratif français. Centraliser est le mot d'ordre. Le Gouverneur général, de caractère avant tout militaire, dirige l'Illyrie et contrôle l'administration, mais sans administrer lui-même. Le chef en matière administrative est l'Intendant général des Finances; c'est à lui que sont subordonnés les intendants, les chefs des six provinces. Les agents de l'ancien régime centraliste sont ainsi transportés en pays yougoslaves. On ne prend pas la peine de les baptiser d'un nom plus moderne; ils restent les intendants qui ont fait de la France la nation la plus unifiée. Mais si ces fonctionnaires se sont débarrassés de leur passé royal, ils sont les agents qui représentent le mieux la centralisation française et des agents tout à fait modernisés; ils sont les constructeurs de l'Empire.

Ce conseil d'État français, qui envoie dans les provinces éloignées les auditeurs et maîtres des requêtes les plus capables et les plus adroits, est composé des talents les plus divers. La France envoie dans la Yougoslavie des hommes habiles, exercés à observer les faits sociaux, connaisseurs admirables de l'âme des peuples. Il y a des noms célèbres parmi ces administrateurs : c'est parmi eux, Marmont, le créateur de l'Illyrie, Bertrand qui « aimait les habitants et s'en faisait aimer », Junot, Las Cases, Chabrol, Fouché, l'homme de la Convention et le ministre de la Police qui, par amour pour ce pays, revint aux jours de la Restauration autrichienne à Trieste et y mourut. N'oublions pas Nodier qui, dans ses œuvres délicates,

esquisse le paysage slovène comme peut-être personne ne l'a fait ni ne le fera.

Mais l'œuvre de ces serviteurs dévoués de l'Empire fut entravée par des difficultés presque insurmontables. En peu d'années les conséquences d'un régime détestable, qui avait duré des siècles, ne purent pas être abolies.

Il est impossible de retracer en détail les actes de l'administration française. L'analyse du décret du 15 août 1811, qui fut la base juridique de l'administration nouvelle, serait une œuvre bien intéressante. Nous devons nous borner à constater quelques traits essentiels.

Il y eut, dans le système administratif illyrien, un dualisme dangereux : on voit naître entre le militaire et l'agent civil des conflits causés par le décret qui créa un chef militaire mais centralisa toute l'administration dans les bureaux de l'Intendant Général des Finances, qui exerçait les fonctions d'un Préfet de l'Empire. Un des traits principaux est celui-ci : le Gouvernement de Paris s'immisce dans les détails les plus minutieux de l'administration illyrienne. Le budget de Kranj, petite ville provinciale de la Carniole, a dû être sanctionné à Paris et le bureau parisien a dû décider si le garde de nuit mérite vraiment 100 francs par an. (Archives nationales, F^o 63, 67, 69.)

Ce qu'on doit reprocher à l'administration de l'Empire c'est qu'elle était centraliste à outrance, imbue de la conception d'un homme abstrait qui serait le même dans tous les pays. Les administrateurs français étaient pleins d'un mépris sincère pour tout gouvernement local. La commune n'avait aucune liberté d'action ; elle était l'humble servante de l'État. La nomination des maires était contresignée par le Gouverneur général. Les villes chefs-lieux des provinces n'étaient pas administrées par leurs citoyens élus, mais par des commissions communales que nommait l'Empereur lui-même. Napoléon ne voulait pas d'un régime fondé sur l'énergie propre du peuple et sur sa capacité de gérer ses affaires. Un gouvernement local bien organisé eût été le contrepoids nécessaire de l'administration centralisée.

Les agents français qui vinrent organiser l'Illyrie étaient imbus de l'esprit égalitaire de la Révolution. Cet esprit tua le féodalisme autrichien et les États de la Carniole et de Gorice périrent sous les coups des nouvelles idées politiques. Les États de Gorice disparu-

rent pour toujours. Ceux de la Carniole, rétablis après la chute de l'Empire par l'Autriche trainèrent une existence languissante jusqu'en 1848.

Les Français créèrent l'égalité de tous devant la loi, fait inouï pour ces pays opprimés par l'ancien régime de l'Autriche et de Venise. Les privilèges de l'aristocratie furent abolis. L'administration fut arrachée aux mains des possesseurs féodaux des terres. Elle passa sous l'autorité de l'État. Ce fut un coup terrible pour les représentants de l'ancien régime, du féodalisme agraire. Le servage de caractère purement personnel fut aboli. La grande tâche de l'abolition complète des droits féodaux ne pouvait pas être réalisée tout de suite. Les Français étaient bien convaincus de ne trouver un véritable appui que dans les masses paysannes et Fouché pouvait écrire à l'Empereur : « Les grands seigneurs seuls regrettent en Illyrie la fin de la domination autrichienne ». Les intendants conseillaient de tout faire pour le paysan qui avait été exploité sous les Autrichiens par l'aristocratie étrangère. Il fallait anéantir la prépondérance économique de l'aristocratie. Le peuple devait avoir ses droits. La voix des agents français fut entendue à Paris. On forma en Croatie une commission qui jugea les contestations entre seigneurs et paysans. Un des Intendants écrit dans son rapport : « Bientôt les gens seront libres de la servitude, ils deviendront des hommes vivant dans la société humaine¹. » Le grand but de la domination française était de fonder une société empreinte des idées de la Révolution. Le Gouvernement central ne perdit jamais de vue ces idées et si quelque agent voulut favoriser les seigneurs il le rappela aussitôt à l'ordre.

L'introduction du Code Napoléon marqua une réforme législative dans les conditions sociales de l'Illyrie. L'individualisme du Code fut en contradiction avec les traditions légales et économiques de ces pays. Le régime foncier fut profondément altéré par les nouvelles lois.

Les relations entre l'État et l'Église subirent un changement sérieux. Le mariage n'était plus indissoluble comme sous le régime autrichien; le mariage civil fut introduit. Tous ces changements renversèrent l'ancien ordre des idées sociales et religieuses.

1. Archives nationales, F^o 62.



Rien ne saurait mieux cimenter une nouvelle nation que des communications bien développées et une vie économique homogène. Les Français continuèrent dans ces pays les traditions des anciens Romains. Ils construisirent des grandes routes qui devaient rapprocher des provinces autrefois dépourvues de communications entre elles. Ce fut l'œuvre impérissable de la domination française, et qui prouve aujourd'hui encore ses efforts.

Les Intendants français admiraient les grandes richesses naturelles des pays yougoslaves. Chabrol fit connaître à Paris les grandes forêts s'étendant en Croatie sur le territoire de trois départements français et pouvant fournir la moitié du bois nécessaire à l'Empire. Si l'agriculture est encore bien peu développée, si le blé ne suffit pas, par contre les vins, les fruits méridionaux sont des produits d'exportation. Les mines peuvent devenir une source de richesse nationale; de leur exploitation dépend l'avenir de la Carniole et de la Carinthie, dont elles sont le véritable trésor; aussi Napoléon leur porte-t-il le plus vif intérêt. Le Gouvernement devra s'attacher à favoriser leur développement afin d'augmenter les ressources du pays.

Pour ces régions le bien-être vient du commerce. Les grandes voies de commerce entre l'Occident et l'Orient passent par l'Illyrie. Les Français en occupant la contrée en ont tout de suite compris le vrai caractère. Elle est l'intermédiaire naturel entre la France et l'Orient. Sa situation géographique est unique : les Français savent que l'Adriatique est pour ces pays le principal moyen de communication. Sans l'Adriatique pas de prospérité possible pour l'Illyrie. Ce furent les Français qui fondèrent les premières Chambres de commerce en copiant les institutions de leur pays. Leurs administrateurs français étaient persuadés de la grande importance que pourrait avoir le commerce illyrien comme trait d'union entre la France méridionale et l'Illyrie.

Mais leurs vues sont encore plus larges. La vision de l'Orient les séduit. Par l'Illyrie on aura accès dans les Balkans et en Asie. C'est la pénétration pacifique qu'envisage Napoléon. Il veut créer le trafic commercial entre Ljubljana et la Bosnie et les intendants prévoient le jour où les produits de la mer Noire seront transportés en Illyrie par le Danube et la Save. Les Indes profiteront de cette nouvelle voie commerciale et le coton indien sera importé en Europe par

Ljubljana. Tels sont les plans grandioses que l'on trouve exposés dans les rapports des Intendants. (Archives nationales, F^o 62.)

La France faisait tout pour attirer les Balkans dans sa sphère d'influence. On créa des bureaux de poste français à Travnik, Sarajevo, Skoplje, Andrinople. Il y avait des communications postales entre l'Illyrie et Constantinople par Sarajevo et Pristina pour l'Asie Mineure, la Syrie et l'Égypte. Quand on pense aujourd'hui à faire de la Yougoslavie la porte entre Orient et Occident il ne faut pas oublier que l'Illyrie d'autrefois a réalisé déjà le même but il y a cent ans. Nouvelle preuve que l'idée de l'unité yougoslave n'est pas seulement robuste et naturelle mais qu'elle est aussi ancienne.

La langue allemande, qui dominait exclusivement toute la vie politique, qui était l'idiome de l'administration et des tribunaux, dut, sous la domination napoléonienne, céder le pas à la langue française et aux langues du pays. Changement radical : le pays, soustrait à l'influence tudesque, voyait naître, sous le patronage français, l'aube d'une civilisation autochtone nouvelle.

L'esprit du nouveau temps n'est visible dans aucun domaine aussi clairement que dans la réforme scolaire. L'Université française fut transplantée en terre yougoslave, la langue nationale fut introduite dans les écoles, les tendances germanisatrices des Autrichiens furent étouffées. Les nouveaux maîtres protégèrent la langue nationale qui fut enseignée dans les écoles primaires et les lycées. C'est Vodnik, le poète de l'Illyrie ressuscitée, de la chanson peut-être la plus francophile écrite en pays slave, qui organisa le système scolaire. Les Français voulaient offrir aux Illyriens tous les degrés de l'instruction publique. On voulait fonder une Université du type français, mais on se décida à créer une Académie, qui procurerait aux Illyriens l'instruction universitaire. Cependant Dubrovnik l'ancienne ville des muses, demanda aussi qu'on fonde dans ses murs une seconde Académie qui serait nommée Académie illyrique.

A Ljubljana on fit des cours universitaires français de morale, d'histoire de l'Église, de droit, du Code Napoléon, d'anatomie, de physique, de mathématiques, de philosophie, etc... vaste programme universitaire. Ce fut en vain, après la chute de la domination française, que Ljubljana s'efforça de devenir ville universitaire. Les Français avaient affranchi l'école du patronage de l'Église catholique : le

premier acte des Autrichiens fut de remettre l'école entre les mains du clergé. La réaction et la germanisation s'affirmèrent partout.

Les idées politiques nouvelles apportées par les Français causèrent des modifications profondes dans les rapports entre les autorités civiles et les citoyens. L'ancien esprit servile des Autrichiens disparut, la confiance dans les agents de l'autorité s'accrut : le Gouvernement s'efforça d'établir un régime public, il prit sous sa garde la vie et la propriété; en un mot il restaura l'ordre et la paix civile « Pax Gallica »... Ce régime fut de courte durée. La défaite de Napoléon dans la campagne de Russie marqua la chute de la Yougoslavie française.

Le 31 août 1813, comme l'ennemi serrait de près Ljubljana, on transporta le Gouvernement illyrien à Trieste; mais là encore, le dernier gouverneur, Fouché, ne se sentit pas en sûreté; aussi se hâta-t-il de passer la frontière italienne. Les Français durent se retirer, guidés dans leur triste exode par Chabrol. Il faut lire les documents officiels, les rapports sur la chute de la domination française pour voir quelle fut la tristesse des réformateurs français quand ils se virent obligés d'abandonner l'Illyrie. On eut juste le temps de sauver les archives et les caisses publiques, d'organiser le départ des fonctionnaires français qui allèrent chercher un refuge en Italie, émigrant de ville en ville. Tragique odyssée de ces administrateurs fidèles, conscients d'avoir semé dans un terrain encore inculte tout ce que l'administration française avait de meilleur et de nouveau. Hélas! l'Autriche ne tarda pas à établir de nouveau ses vieux principes politiques, et ainsi se termina l'épopée illyrique.

Avec la Restauration autrichienne, c'est la suppression de l'égalité sociale, l'aristocratie élevée au pouvoir, l'autorité confiée de rechef à la féodalité : c'est le seigneur qui administre et qui juge. Le régime autrichien, qui étouffe le courage civique, continue à germaniser les sujets; et c'est le retour au servage. Les États de la Carniole reprennent leurs réunions dans leur grotesque appareil.

De l'effort entrepris par les Français il reste bien quelques vestiges matériels, des routes et des ponts; mais les projets économiques hardiment conçus par eux sont maintenant anéantis; car les Autrichiens, tout en admirant cette œuvre, se gardent de la poursuivre. Leur mesquinerie, leur étroitesse d'esprit ne soupçonnent pas l'im-

portance énorme de l'Illyrie au point de vue international, et ne se doutent pas qu'elle est la porte ouverte sur l'Orient.

Que resta-t-il de l'œuvre française en Illyrie ? je mentionnerai d'abord ce qui est le plus délicat dans les relations de deux races dont l'une domine l'autre. Ce sont les souvenirs d'un régime énergique, doux et progressif. Gouverner une nation jeune et la gouverner en bon maître, est une tâche fort difficile ; la France y réussit pourtant et d'une manière admirable. Aussi bien, les Yougoslaves évoquent-ils comme une vision sacrée le souvenir de la domination française ; dans la cabane du paysan comme au sein de la bourgeoisie, on se souvient avec douceur du temps où les Français établis en Illyrie, ne voulaient que le bonheur de ce pays. Le tempérament national fougueux et vif s'accordait admirablement avec les gouvernants français. Le goût, le savoir-vivre, le sens des aménités harmonieuses de la vie unissaient Yougoslaves et Français. L'esprit un peu rude d'un jeune peuple ne mettait pas obstacle aux sympathies communes. Les Français n'en restaient pas moins les maîtres dans l'art de la politique pratique. Cet art fut exercé en Illyrie avec une rare habileté.

Les Autrichiens, s'ils ont tué l'esprit français, ont du moins conservé la forme extérieure de l'Illyrie. Les provinces illyriennes ne furent pas séparées mais restèrent jusqu'en 1848 une unité administrative : le royaume d'Illyrie. De même les réformes françaises ne purent pas être complètement anéanties : c'est ainsi que le système féodal administratif renaquit, mais affaibli et dégénéré.

La Yougoslavie de 1809-1815 ne fut pas tout à fait une création napoléonienne, mais une création française. Les institutions dont on la dota furent d'ancienne origine française, forgées à la fois par la monarchie et par la Révolution, et on ne peut pas dire qu'elles aient été seulement l'œuvre de ce grand propagateur des idées et des mœurs démocratiques que fut l'Empereur.

La Yougoslavie française se modela sur l'âme française qui l'avait créée. Lorsque dans l'avenir la nation yougoslave sera devenue, comme nous l'espérons, forte et puissante, elle ne pourra jamais oublier l'âme française qui donna la première aux Yougoslaves le goût de la vie moderne, de la libre évolution des énergies nationales. Napoléon lui-même disait de l'Illyrie : « Enfin j'ai voulu y introduire

nos principes, notre administration européenne. » (*Mémorial*, 20 juillet 1816.) — Ce problème de la rénovation européenne se pose encore aujourd'hui, avec cette différence qu'en 1809 l'Autriche était détruite, démembrée, et la Turquie intacte, tandis qu'aujourd'hui c'est la Turquie balkanique qui est divisée et l'Autriche qu'il s'agit de dépecer. En 1809 on créa la Yougoslavie à l'est de l'Isonzo, aujourd'hui on commence à Bitolje (Monastir).

Un autre titre de reconnaissance de la nation yougoslave envers la France c'est que son nationalisme a une de ses sources dans la formation de l'Illyrie française.

Ce fut Napoléon I^{er} qui déjà, après la Révolution, prépara l'unité italienne, et ce fut l'impérialisme français qui engendra pour ainsi dire, le nationalisme yougoslave. Rien ne put faire oublier aux Slovènes et aux Croates l'idée nationaliste propagée par Vodnik et réalisée grâce au régime français. Le souvenir de l'Illyrie française où, Serbes, Croates et Slovènes après tant de siècles, se trouvaient enfin réunis, fut un des facteurs principaux du mouvement yougoslave qui commença vers 1830 et qui voulait l'unité intellectuelle autant que politique de tous les Yougoslaves, aussi le Sabor croate demanda-t-il en 1848 l'incorporation de tous les pays slovènes jusqu'à l'Isonzo à la Croatie.

Les romantiques yougoslaves de 1830 ont deux chefs : Gaj né sur la frontière croato-slovène et le Slovène Stanko Vraz. Vraz écrit dans le dialecte de Bosnie dont les Illyriens veulent faire la langue commune de tous les Yougoslaves. Propagateur fanatique de l'idée illyrienne il parcourt le Zagorje, le pays des vignes, allant de village en village, d'une curie de noble à l'autre et de paroisse en paroisse, chez les prêtres catholiques. Partout hospitalièrement reçu, il répand avec enthousiasme l'évangile de ce nationalisme yougoslave très ancien qui, dans les circonstances les plus tragiques attire l'intérêt de l'Europe, et dont les rapports avec l'Illyrie française sont plus qu'évidents.

L'Illyrie française avait une population d'un million et demi ; la Yougoslavie de demain en aura presque dix fois plus. Elle sera grande dit-on ; elle sera heureuse ; l'ambition de vouloir être la plus grande, l'éluë entre les nations, ne la tentera pas ; elle ne succombera point à cette folie dont l'Allemagne, d'après Bismarck, s'est laissée

aveugler. Sœur démocratique des autres nations, sans jamais prétendre au premier rang, renonçant aux velléités des faux impérialismes, elle sera démocratique. Elle pourra se donner à l'œuvre de sa renaissance intérieure, à l'idéal de communauté internationale poursuivi par les nations progressistes et paisibles.

Il y a dans les pays yougoslaves un trésor d'intelligences qui ne se laisseront pas de rechercher une beauté nouvelle, une vie meilleure.

Les Yougoslaves demandent l'unité.

L'Empereur dit un jour en parlant de l'Illyrie : « Un de mes plus beaux projets était de réunir les nations qui forment une unité géographique mais que sépara la Révolution et la politique. » (*Mémorial*, 7 novembre 1816.) Et qui donc, parmi les peuples a plus que les Yougoslaves, souffert d'une séparation artificielle? Le jour où sera signée la paix européenne s'imposera la réalisation du principe des nationalités, principe qui régit la démocratie moderne et que l'on ne saurait violer sans commettre un crime contre l'avenir d'une vie internationale.

Tous les pays yougoslaves réunis sous une souveraineté, animés d'un feu ardent de patriotisme formeront une nouvelle unité avec des nouveaux buts, de nouveaux idéals. Une nouvelle patrie renaîtra des sacrifices, des malheurs et des luttes si longtemps supportées.

Une nouvelle génération assumera la grande tâche d'organiser cette Cité, bâtie par la volonté inébranlable des trois parties d'une même nation : Serbes, Croates et Slovènes. Et cette création originale, forte et saine, on la devra à un peuple qu'une nation criminelle avait presque condamné à l'anéantissement. Entreprendre la formation d'une nouvelle nation est une grande œuvre; c'est à la fois simplifier les relations entre les hommes et rapprocher l'humanité d'un avenir plus fraternel, d'un régime d'où sont bannies la contrainte et la force. La création de l'Illyrie française était un fait significatif de son temps, la preuve du bon sens politique français; celle de la Yougoslavie de demain sera le gage d'un avenir plus noble, plus européen, plus humain.

BOGUMIL VOSNJAK.

REVUE DES SCIENCES POLITIQUES

COMITÉ DE RÉDACTION

M. EUGÈNE D'EICHTHAL, de l'Institut, Directeur de l'École libre des Sciences Politiques; M. R. STOURM, de l'Institut, ancien Inspecteur des Finances et Administrateur des Contributions indirectes, Secrétaire Perpétuel de l'Académie des Sciences Morales et Politiques; M. AUGUSTE ARNAUNÉ, de l'Institut, ancien directeur de l'Administration des Monnaies, Conseiller Maître à la Cour des Comptes; M. A. RIBOT, de l'Académie Française, Sénateur, Ministre des Affaires étrangères; M. LOUIS RENAULT, de l'Institut, Professeur à la Faculté de droit de Paris; M. ROMIEU, Conseiller d'Etat; M. EMILE BOURGEOIS, Professeur à la Faculté des Lettres de Paris; M. CHRISTIAN SCHEFER; M. MAURICE CAUDEL, Secrétaire général de l'École libre des Sciences Politiques; M. CHARLES DUPUIS, Sous-directeur de l'École libre des Sciences Politiques; M. ACHILLE VIALLATE, ancien Rédacteur en chef des *Annales des Sciences Politiques*, Professeurs à l'École libre des Sciences Politiques.

RÉDACTEUR EN CHEF :

M. MAURICE ESCOFFIER, Professeur à l'École libre des Sciences Politiques.

La rédaction décline toute responsabilité pour les opinions émises dans les articles insérés.

LA REVUE DES SCIENCES POLITIQUES (Trente-deuxième année, 1917) est la suite des ANNALES DE L'ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES et des ANNALES DES SCIENCES POLITIQUES. Elle paraît tous les deux mois, les 15 février, avril, juin, août, octobre et décembre, par fascicules grand in-8 d'au moins 160 pages chacun et forme deux volumes par an avec couvertures et tables.

PRIX D'ABONNEMENT

Un an (du 15 janvier)

Paris.....	18 fr.
Départements et étranger.....	19 fr.
La livraison.....	3 fr. 50

On s'abonne à la LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN, 108, boulevard Saint-Germain, Paris; chez tous les libraires et dans les bureaux de poste.

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

BROCHURES in-8 à 60 centimes.

CAPITAN (D^r), professeur au Collège de France et à l'École d'Anthropologie. — *La psychologie des Allemands actuels, alcooliques, fous et criminels.*

DÉLBET (Pierre), professeur à la Faculté de Médecine de Paris. — *L'emprise allemande.*

DRIAULT (E.), agrégé d'histoire. — *La reprise de Constantinople et l'alliance franco-russe.*

HAUSER (Henri), professeur à l'Université de Dijon. — *Le principe des nationalités.*

LACROIX (G^o). — *L'Effort de la Roumanie.*

LANESSAN (J.-L. de). — *Comment l'éducation allemande a créé la barbarie germanique.*

LÉPINE (R.), correspondant de l'Académie des Sciences. — *Contre la dépopulation de la France, une loi nécessaire.*

LÉVY-BRUHL, professeur à la Sorbonne. — *La conflagration européenne. Les causes économiques et politiques.*

LORIN (Henri), professeur à l'Université de Bordeaux. — *La paix que nous voudrions.*

Pape et la guerre (L.e). *Simple réflexion d'un catholique.*

PÉRET (Raoul), ancien ministre du commerce. — *La puissance et le déclin économiques de l'Allemagne.*

PERRIER (Edmond), de l'Institut, Joseph REINAGH et R. VENITSCH, ministre de Serbie. — *L'effort serbe.*

PIOT (Stéphane). — *Gabriel d'Annunzio et la politique nationale en Italie.*

PRINCE L. L. D. (Morton). — *La psychologie du kaiser, étude de ses sentiments et de son obsession*, traduit de l'anglais par Joseph PINEAUD.

RAFFALOVICH (Arth.). — *La Russie et la Guerre.*

RIGNANO (Eug.), directeur de la Revue internationale *Scientia*. — *Les facteurs de la guerre et le problème de la paix.*

WAMPACH (G.), docteur en droit. — *Le grand-duché de Luxembourg et l'invasion allemande.*

— *Le Luxembourg et les Luxembourgeois.*

(Envoi franco contre mandat-poste.)

